

NOTES et glanures

MOYEN AGE

LOMBARD Maurice, *La chasse et les produits de la chasse dans le monde musulman (VIII^e-XI^e siècles)*, dans ANNALES, Economies, Sociétés, civilisations, t. 24, pp. 572-592, Paris, Colin, 1969.

Dans le passé déjà, l'A. s'était fait connaître par la manière éclatante dont il avait contesté la thèse pirennienne *Mahomet et Charlemagne*. Sa connaissance du monde musulman l'amène aujourd'hui, à titre posthume, à décrire une activité économique dont l'importance a souvent échappé dans l'analyse médiévale : la chasse et les produits de la chasse.

Vue sous cet angle, l'Europe centrale et orientale reprend sa véritable dimension, celle d'un continent à tout prendre peu différent du Canada du début du XX^e siècle, voire de la Taïga sibérienne que nous révèlent les émissions de télévision. Une forêt profonde, où les fleuves taillent des passages naturels, et dont les frondaisons abritent une faune précieuse par ses peaux et ses fourrures. L'Afrique, l'Asie du Sud-Ouest sont contemplées sous l'angle des mêmes profits.

Byzance et les grands centres musulmans furent un facteur de colonisation des territoires de chasse. L'analogie avec le commerce de traite et les activités des trappeurs d'Amérique du Nord est frappante. Notons que les itinéraires des fourrures sont doublés de relais du commerce des esclaves. Des entrepôts, entourés d'enceintes de pieux (*gorod*) mettaient hommes et marchandises à l'abri des pillards, de même que les *portus* des VIII^e-X^e siècles carolingiens en Occident, ou les factoreries du Québec aux XVIII^e-XIX^e siècles.

Des cartes originales schématisent de manière très claire les centres de travail des peaux ainsi que les itinéraires commerciaux. Une bonne source pour le thème : *L'homme commerce*.

R.V.S.

SPRANDEL Rolif, *La production du fer au Moyen Age*, dans ANNALES, Economies, sociétés, civilisations, t. 24, pp. 305-321, Paris, Colin, 1969.

La production de fer décline après le V^e siècle, des forges romaines ne subsistent que celles de quelques vallées alpines de Lombardie (la couronne de fer ?). Une très légère reprise date de l'époque carolingienne, l'île d'Elbe ne reprend son activité métallurgique que vers 1070. D'après le *Domesday book*, la production de fer triple entre 1066 et 1086. Le caractère domanial de la production est attesté. Trois éléments marquent la reprise : les défrichements des Cisterciens, exploitants directs des mines détachées du droit territorial seigneurial ; l'armement métallique de la chevalerie ; le développement du droit minier des souverains.

Les premiers complexes de forges apparaissent entre les XII^e et XIV^e siècles dans les comptes fiscaux princiers : le Roussillon, la Bavière, la Styrie. Le mouvement communal fut un adjuvant du mouvement stimulé par certains entrepreneurs et prêteurs d'argent. De la consommation intérieure, on passe au stade de l'exportation. Divers types d'associations en participation se manifestent.

Au bas Moyen Age, l'autorité laïque s'active à créer des règlements harmonisant la production, rassemblant les exploitations ou établissant des protections pré-mercantilistes. Le bois et les vives sont l'objet de répartitions pour éviter les conflits. L'influence de l'Etat augmente, mais les districts de production restent les mêmes : versants pyrénéens, Alpes méridionales, Toscane, Ligurie, Haute Normandie, Lorraine, Wallonie, Eifel, Thuringe, Haut-Palatinat, Styrie, Sudètes, Silésie, Suède centrale, etc. Vers 1400, la production européenne atteint 25-30.000 t. de fer forgé, et 40.000 vers 1500 (estimation prudente). Vers 1750, la production oscille entre 145 et 180.000 t., pour atteindre 19.822.000 de t. en 1900. La croissance passe ainsi de 120 à 8.000 % par siècle.

Le progrès technique fut lent en raison des problèmes techniques à résoudre, et, sans doute, de la diffusion lente des innovations. Le bois semble avoir largement couvert les besoins pendant longtemps, son absence ne peut pas expliquer la lente progression de la soufflerie hydraulique et du procédé indirect. L'inté-

gration verticale fut assez rapide, de même que l'intégration horizontale sur le plan de l'extraction. La stagnation découle d'autres causes. Le prix reste très élevé jusqu'au XVIII^e siècle, la demande reste donc faible. Le coût des transports terrestres est énorme par rapport aux transports maritimes. Le profit commercial représente 30 à 40 % des prix de vente. Le rendement des ateliers est trop bas, les frais de production augmentent sans cesse. Le bois coûte cher, davantage même que le profit de la forge. Ailleurs, c'est le minéral qui coûte cher. L'application de nouveaux procédés permet des économies sur la main-d'œuvre, mais au total, les frais restent très élevés au XV^e siècle.

Bons tableaux statistiques exploitables pour l'enseignement.

R.V.S.

BENNINGHOVEN Friedrich, *Der Orden der Schwertbrüder. Fratres milicie Christi de Livonia*, Cologne-Graz, Böhlau, 1965.

Soutenu par la papauté, l'ordre des Chevaliers teutoniques finit par l'emporter sur l'ordre des Porte-Glaive attaché à conquérir sur les païens les territoires de la Livonie. Fondé en 1202, cet ordre disparaît après 1236. Il n'est pas sans intérêt de constater que le recrutement des Porte-Glaive se concentre dans les régions hanséatiques de Westphalie et de Lubeck. L'admission dans son sein des marchands n'est peut-être pas sans rapport avec la colonisation économique de l'Est européen. L'appui apporté aux Porte-Glaive par Frédéric II n'est pas sans rapport avec l'hostilité manifestée par la papauté. Cet ouvrage est accompagné d'une copieuse illustration où on ne trouvera pas sans étonnement un dessin très romantique d'une tour d'assaut mêlée à d'authentiques documents médiévaux.

Les seize cartes jointes témoignent de l'efficacité de ce procédé d'expression, spécialement pour les synthèses visuelles. A remarquer la carte de la localisation des ordres de chevalerie religieuse.

R.V.S.

SIVERY Gérard, *Recherches sur l'aménagement des terroirs du plateau du Hainaut-Cambrésis à la fin du Moyen Age*, dans *Revue du Nord*, LI, 200, janvier-mars 1969, pp. 5-26, 5 cartes.

L'auteur, qui est assistant à l'Université de Lille, prépare une thèse de Doctorat d'Etat sur « les structures agraires et la vie rurale dans le Hainaut à la fin du Moyen Age ». Il nous livre ici une partie de ses conclusions et surtout analyse le cas concret d'aménagement du terroir de Thiant.

Les hauts rendements céréaliers obtenus dans les plateaux du Sud-Ouest hennuyer et du Cambrésis à la fin du Moyen Age s'expliquent par la qualité des sols (limon sur un soubassement crayeux), mais aussi par la rotation obligatoire des cultures regroupées en trois soles. Un tel aménagement ne se retrouve guère ailleurs avant le XVII^e ou le XVIII^e siècle, sauf quand ces trois soles dépendent d'une grande exploitation. Certaines conditions semblent devoir être réunies pour que s'organise ce système : les aptitudes céréalières du sol et du climat, de gros marchés de vente du grain, de puissantes seigneuries et des villages de densité moyenne.

M. Sivery étudie le cas concret de Thiant dans le plateau du Sud-Ouest du Hainaut d'après le registre des dîmes de l'abbaye Saint-Aubert de 1435. Il publie aux pages 21 à 26 les textes sur lesquels il s'appuie. Thiant est un exemple intéressant, car la moitié seulement du finage connaît la rotation obligatoire en trois soles. C'est elle qui s'étend sur le plateau. Les sols imperméables de la vallée de l'Escaut ne permettent pas l'établissement de cette organisation agraire. Celle-ci a été favorable à deux catégories de personnes : les percepteurs de dîmes (abbayes du Cambrésis) et les gros producteurs de céréales (le seigneur de Thiant dont une terre est le champ pilote, le maire et les laboureurs). Par contre, les petits paysans (8 % du terroir est à la disposition d'une quarantaine de familles sur une cinquantaine) sont davantage écrasés par ce système d'exploitation. Les manouvriers qui ne peuvent trouver du travail salarié permanent sur les terres du seigneur ou des laboureurs doivent être pris en charge par la Table des Pauvres. Dans sa conclusion, l'auteur se pose la question de savoir si la chute du cours des grains vers 1450 n'a pas été fatale à l'assolement obligatoire des plateaux du Hainaut-Cambrésis.

Cet article est intéressant pour les professeurs d'histoire parce qu'il analyse avec minutie et précision un cas concret assez évocateur des problèmes de la vie

rurale à la fin du Moyen Age : aménagement des terroirs, évolution des conditions paysannes, influence du commerce sur l'agriculture, rôle de la réserve seigneuriale et place des biens communaux.

J.-P. D.

XVI^e SIECLE

RUIZ MARTIN F., *Lettres marchandes échangées entre Florence et Médina del Campo*, coll. : « Affaires et gens d'affaires », Paris, 1965.

La deuxième partie du XVI^e siècle voit se développer une forte reprise de l'activité commerciale en Méditerranée. Florence devient la tête de pont d'opérations économiques dont les initiateurs se détournent d'Anvers, de Londres ou de France.

Les Génois figurent parmi les plus habiles des « capitalistes ». Le déplacement des foires de change de Besançon à Plaisance est un indice de cette supériorité. L'émission de dettes publiques consolidée permet de ramasser l'argent dans les milieux les plus modestes. Philippe II en tirera largement parti, car les besoins financiers de l'administration espagnole sont énormes eu égard à la faiblesse de l'épargne castillane. La lutte des banquiers castillans contre les Génois sera perdue. Les Génois n'hésitent pas à soutenir les rebelles des Pays-Bas, puis à s'imposer à nouveau à Philippe à qui ils fournissent l'or destiné à la solde des *tercios*, volontiers mutins à défaut de paiement en espèces. Tentant de se débarrasser de la tutelle génoise une nouvelle fois, Philippe contribuera à améliorer la position politique des Médicis à Florence, mais les banquiers toscans n'y trouveront pas de bénéfice.

Le courant monétaire se déplace d'Espagne en Italie, puis en France, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Orient... Il est lent tant que dominé par la bureaucratie ; il s'anime sous l'impulsion des financiers privés, avec comme corollaire des fluctuations brusques des changes sur le marché espagnol. Autre jour sur notre histoire !

R.V.S.

DELORT Robert, *La Moscovie du XVI^e siècle vue par un ambassadeur occidental*, Herberstein, Paris, Calmann-Lévy, 1965.

Celui qui désire trouver des documents d'époque sur la naissance de l'Etat des Tsars, trouvera dans ce volume des descriptions intéressantes des mœurs, de la vie religieuse, des activités économiques et du mouvement politique d'un souverain autocratique appuyant son prestige sur une noblesse de fonction et une bureaucratie professionnelle pour venir à bout des *boïards*.

R.V.S.

MUCHEMBLED (Robert), *Images obsédantes et Idées-forces dans le « Printremps » d'Agrippa d'Aubigné. Essai d'interprétation d'une psychologie du XVI^e siècle*, dans la *Revue du Nord*, t. L, n° 197, avril-juin 1968, pp. 212-242.

En reprenant les « images obsédantes et les thèmes mentaux » de l'eau, du feu, du sang, dans les *Sonnets*, les *Odes* et les *Stances* d'Agrippa d'Aubigné, et en les replaçant dans la vie et l'évolution affective de « cet étrange humaniste-reître » huguenot, l'auteur esquisse une psychologie de cet être typique d'un groupe social et religieux de la deuxième moitié du XVI^e siècle, d'un « Huguenot intransigeant, fier et ombrageux ». Il y voit, après la Saint-Barthélemy, le tenant d'une deuxième Renaissance, différent des poètes-humanistes de la première, possédant le sens du tragique, issu de l'implacable combat dans lequel il est engagé, et assistant, comme l'écrivait Lucien Febvre, à « la mise en question des données cosmologiques ou théologiques traditionnelles... à l'effondrement d'un système de vie vieilli et à la laborieuse reconstitution d'un nouveau. »

J.-P. D.

HISTOIRE ECONOMIQUE

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Dîmes et produit net agricole (XV^e-XVIII^e siècles)*, dans *ANNALES, Economies, sociétés, civilisations*, t. 24, pp. 826-832, Paris, Colin, 1969.

Le fait était patent pour l'industrie depuis un certain temps déjà : la nouveauté après 1750 n'était pas la *Révolution industrielle*, mais l'amorçage de la croissance, sans bouleversement technologique. La même constatation est en voie de définition pour l'agriculture française (au sens large) sous la conduite de l'Ecole prati-

que des Hautes études, VI^e section. Le très court rapport que nous livre ici l'auteur est d'une densité rare. Comme toute recherche quantitative, il vérifie bien des notations déjà exprimées mais il révèle des faits nouveaux justiciables de la longue durée. Il faudrait, ainsi, renoncer au « mythe » d'un essor soutenu des rendements agricoles français, du XIII^e au XVII^e siècle. Ceux-ci ont été sous-estimés par le chercheur hollandais Slicher van Bath pour le Moyen Age et surestimés pour la suite. Les rendements vrais sont stabilisés des XIII^e-XIV^e siècles jusqu'au XVII^e, voire au XVIII^e siècle : 6 à 8 contre 1 dans les bons terroirs du Nord, 4 pour 1 dans le Sud.

La fluctuation des rendements suit de près les développements politico-sociaux. De 1420 à 1445, chute en Ile-de-France, mais relative prospérité en Flandre. Essor en France après 1450, mais chute en Flandre vers 1480. Apogée partout vers 1510-1520 et vers 1540-1550, sauf exception, mais avec plafonnement aux rendements antérieurs à la Grande Peste. Chute grave en France et en Flandre en raison des troubles religieux avec minimum vers 1580-1590.

Le début du XVII^e siècle, « la poule au pot », connaît une belle remontée jusqu'en 1625-1630, avec plafond comme au XVI^e, puis s'exerce l'influence de la Guerre de Trente Ans, puis de la Fronde. Les récoltes sont cependant « belles et généreuses », mais les événements dommageables. Les débuts de Colbert sont brillants. Les pléthores frumentaires coïncident avec la période d'éclat du Roi-Soleil. La baisse du coût du pain permet de nourrir une armée plus nombreuse, des ouvriers œuvrant sur les grands chantiers ou dans les manufactures. La crise débute après 1680, spécialement dans le Nord, y compris la Wallonie. La fin du règne est mauvaise, quoique non désastreuse.

Une reprise s'amorce vers 1720, mais après 1750, c'est un très net essor avec dépassement des plafonds précédents à concurrence de 25 à 40 %.

Ce phénomène s'opère dans le cadre de la technologie existante par suite : de la diminution des jours de chômage des ouvriers agricoles, de quelques plantations nouvelles, de défrichements et de petits perfectionnements techniques. Le grand progrès serait plutôt dû à la diminution d'amplitude des oscillations de

rendements qui prépare les conditions du décollage.

On comprend mieux ainsi comment beaucoup de beaux bâtiments ruraux datent du XVIII^e siècle, entre autres !

R.V.S.

DOUXCHAMPS-LEFEVRE Cécile, *Les premiers essais de fabrication du coke dans les charbonnages du Nord de la France et de la région de Charleroi à la fin du XVIII^e siècle*, dans *Revue du Nord*, L, 196, janvier-mars 1968, pp. 25-34.

La mise au point et l'utilisation du coke sont des étapes importantes dans l'histoire de la métallurgie. La houille remplace ainsi le charbon de bois dans la réduction du minerai et dans l'affinage de la fonte. Les découvertes de Darby et de Cort vont amener la concentration de l'industrie métallurgique près des bassins houillers. Elle ne sera plus liée à la présence de la forêt, ni menacée par le déboisement. L'auteur étudie spécialement l'implantation de ces techniques dans les régions de Charleroi et du Nord de la France. En 1756, le gouvernement français envoie en Angleterre un métallurgiste lyonnais, Gabriel Jars, afin de s'informer au sujet de la découverte de Darby. Jars parviendra à fabriquer du coke en 1766 dans la région de Lyon, puis en 1768, à Hombourg en Alsace, il réalise la fusion du minerai de fer avec du coke. Sa mort en 1769 viendra interrompre ses efforts de recherche et de propagande autour du nouveau procédé industriel. Ce n'est qu'en décembre 1785 que la première coulée industrielle de fonte au coke sera réalisée au Creusot.

Des essais sont aussi tentés au même moment en Allemagne selon une technique différente dans les forges de Sulzbach aux confins du Palatinat et de la Franconie. Cette technique de désouffrage de la houille dans des pots de terre réfractaire intéressera les Liégeois. Le Prince-Evêque de Liège, Charles d'Oultremont, enverra à Sulzbach un maître de forges de Theux, Jean-Philippe de Limbourg. Celui-ci parviendra à fabriquer du coke mais pas à fondre le minerai de fer avec sa production. En 1771, la mort du Prince-Evêque le prive de son soutien financier et le force à abandonner son entreprise.

Dans les Pays-Bas autrichiens, des essais du même genre sont tentés au même moment par le Gantois François de Somer. En 1778, celui-ci obtiendra un octroi pur et simple au lieu d'un octroi exclusif à l'intervention d'un magnat de l'industrie charbonnière du pays de Charleroi, le vicomte Desandrouin. Au même moment, une société avait obtenu un octroi exclusif pour épurer le charbon en France. En 1782, un Français du nom de Burat s'est établi à Châtelet et épure du charbon de Montignies-sur-Sambre. Il travaille pour les frères Posson, maîtres de forges à Liège tandis qu'il se heurte encore à des résistances dans le Namurois. Au même moment, la fabrication du coke était pratiquée dans les charbonnages d'Anzin au Nord de la France. A la fin du XVIII^e siècle, le procédé de cokéfaction est pratiqué également dans le Borinage. Mais ce n'est qu'au XIX^e siècle que le coke s'est définitivement substitué au charbon de bois dans la métallurgie.

L'intérêt de cet article ne réside pas seulement dans les informations qu'il rassemble mais dans les nombreux textes qu'il cite.

J.-P. D.

VINS Michel, *Sur la structure socio-professionnelle des faillites à Lille de 1919 à 1939*, dans *Revue du Nord*, L, 196, janvier-mars 1968, pp. 57-74.

Cette étude est extraite d'un travail d'étudiant de l'Université de Lille. Elle apporte des données concrètes intéressantes pour les professeurs d'histoire. Les faillites lilloises (actifs et passifs) sont étudiées de 1919 à 1939 dans les différentes branches de l'activité économique et selon les catégories sociales. Peu après la première guerre mondiale, ce sont les faillites du bâtiment qui sont les plus graves notamment lors de la crise de 1925. Les autres activités économiques ne connaissent pas de difficultés sérieuses de 1919 à 1929. Pendant la crise mondiale, les faillites touchent toutes les activités économiques. Le textile lillois subit les effets de la crise dès 1930 tandis que les autres secteurs ne sont touchés qu'à partir de 1932. Ce n'est qu'à partir de 1936 que la situation se normalise. Chez les gros commerçants et les industriels, de 1920 à 1929, les faillites sont peu marquées (sauf dans le bâtiment en 1925) tandis que la crise de 1929 sera une catastrophe pour le secteur textile lié au marché mondial.

Pour les artisans, les petits et moyens commerçants, la crise de l'après-guerre est très marquée en 1925 et les effets de la crise de 1929 ne se manifestent qu'en 1931. Le travail est illustré de huit tableaux de données statistiques. Intéressante étude pour illustrer d'un cas concret l'analyse de la conjoncture économique de l'entre-deux-guerres.

J.-P. D.

HISTOIRE SOCIALE

VAN SANTBERGEN René, *Une bourrasque sociale. Liège 1886*, Liège, Editions de la Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège, 1969. (*Documents et mémoires, fascicule IX*) 164 p.

Dans cette étude d'histoire locale très documentée, l'auteur évoque le printemps terrible de 1886. Il utilise à cet effet un style vif, alerte et coloré qui reproduit fidèlement les événements; de là aussi le caractère impressionniste de cette étude, caractère voulu par l'auteur.

Rappelons brièvement les faits.

18 mars 1886 : 15^e anniversaire de l'insurrection parisienne du 18 mars 1871, la Commune de Paris. Des grèves éclatent au charbonnage de Jemeppe. La bourgeoisie prend peur et interdit les manifestations prévues. Malgré cela, des centaines de mineurs, parmi lesquels de nombreux jeunes, défilent dans les rues de la cité ardente. Des incidents éclatent : des vitres volent en éclats, des magasins sont pillés. Toute la force disponible est mise au service de l'autorité : la garde civique est mobilisée, la troupe est consignée, la gendarmerie est appelée en renfort. Le mouvement est rapidement réprimé à Liège, alors qu'il s'étend dans les autres régions du pays. La raison en est assez simple : la répression violente ne rencontre qu'un mouvement ouvrier encore peu organisé; le P.O.B. venait d'être fondé à Bruxelles en avril 1885.

Ce ne fut donc ni une répétition générale, ni une parenthèse, mais bien — comme l'écrit l'auteur — une « jacquerie industrielle inorganisée ».

L'auteur donne aussi, en se basant sur les rapports de la Commission du Travail instituée en 1886, une description de la condition du travailleur à cette époque; moins sèche, mais non moins suggestive que les rapports officiels, cette descrip-

tion pourrait utilement illustrer des leçons d'histoire sociale.

Ajoutons aussi que tout historien qui s'occupe d'histoire du mouvement ouvrier se heurte à une difficulté majeure : la pauvreté des archives ouvrières. Il y avait donc d'autant plus de mérite à rassembler des éléments disparates (dans la presse, dans les archives de ministères ou dans les archives des villes de Liège ou de Bruxelles) et à dresser cette vivante fresque d'histoire sociale.

B. D.

CHOLLOT-VARAGNAC Marthe, *La mort de la forge de village*, dans *ANNALES, Economies, sociétés, civilisations*, t. 24, pp. 391-402, Paris, Colin, 1969.

La forge de village paraît typique des domaines influencés par les Celtes. Contrairement au forgeron méditerranéen, objet de crainte et de dérision, le forgeron des pays germano-celtiques représente une force morale autant que physique. Si les femmes se groupent autour de l'église, les hommes se groupent volontiers autour de la forge.

De ses origines itinérantes initiales, le forgeron a conservé la pratique durable jusqu'il y a peu du tour de France ou d'ailleurs. Forge et charronnerie sont souvent liées en raison de leurs préoccupations complémentaires. Les longues épées celtiques persistent dans les glaives écossais, le charroi romain fut emprunté aux Celtes. La production limitée des forges locales suffisait à l'économie semi-fermée des tribus celtiques dont les « pardons » illustrent encore en milieu rural breton certaines pratiques de rencontre saisonnière.

Le forgeron de village connu pendant des siècles cette vie à la fois monotone et stimulante. La révolution énergétique bouleverse la maréchalerie dont la reconversion s'avère pénible.

Un type humain, pôle d'une société réduite et traditionnelle, disparaît.

R.V.S.

ENGEL E. et ZIENTARA B., *Feudalstruktur, Lehnbürgertum und Fernhandel im spätmittelalterlichen Brandenburg*, coll. *Abhandlungen zur Handels- und Sozialgeschichte*, VII, Weimar, 1967.

Dans l'Altmark, on observe une prépondérance de l'exploitation paysanne. Le domaine margraviaux est réduit en raison

des aliénations, mais l'Eglise est largement pourvue. Très différenciée, la noblesse, issue des ministériaux, ne possède plus que des fragments de domaines seigneuriaux, le reste étant concédé en fief ou vendu aux bourgeois. Les Rittergüter de dimension modeste sont nombreux.

La bourgeoisie participe à l'exploitation rurale en acquérant des rentes ou en achetant des terres. Le commerce des grains dans l'*hinterland* de Hambourg, de Stettin, explique l'invasion des campagnes par les villes. La production céréalière n'est pas liée à la grande propriété.

Le problème des *Wüstungen* résulte de la mise en exploitation de sols impropres ou de défaut de précaution dans la culture. La fonction coloniale de la Prusse aide au mouvement démographique interne. L'effondrement des prix au XIV^e siècle eut des effets très durs.

R.V.S.

STONE Lawrence, *The crisis of the aristocracy, 1558-1641*, Oxford, U.P., 1965.

Durant cette période, la superficie des terres détenues par la noblesse diminue tandis qu'augmente celle de la *gentry*. L'efficacité de l'exploitation est payée d'une diminution de prestige. Quoiqu'elle tire au moins de la terre autant de revenus que précédemment, la noblesse perd son influence sur les paysans hostiles à la hausse des fermages. Le fossé se crée d'autant plus que la noblesse s'oblige à résider une partie de l'année à la cour où elle brigue des charges, perd sa moralité et gaspille son crédit.

Corollairement, la noblesse perd au profit des mercenaires sa fonction militaire. Une perspective d'éducation civile orientée vers la politique se substitue à l'éducation militaire.

La révolution pédagogique des collèges contribua à la conversion mais en réservant aux familles puissantes les principaux avantages en raison du coût élevé du programme complet d'éducation.

La diminution des faveurs royales sous Charles I^{er} contraint à des mesures d'économie, explique que beaucoup de ceux qui étaient censés protéger la monarchie passèrent à l'opposition.

Nous sommes loin des beaux sentiments !

R.V.S.

LOTTIN Alain, *Vie et mentalité d'un Lillois sous Louis XIV*, Lille, Raoust et Cie, 1968.

Sayetteur entassé avec d'autres dans la paroisse Saint-Sauveur à Lille, Pierre Chavatte vit au gré des fluctuations de la conjoncture dont son journal nous donne le reflet de 1657 à 1693. L'indigence se substitue souvent à une modeste aisance. Le prix du pain qu'il note soigneusement, revêt pour lui beaucoup d'importance. De même son appartenance à la chrétienté, liguée contre les Turcs. Les misères de toutes natures sont châtements divins : froid, peste, famine. La Révocation de l'Edit de Nantes, la chasse aux sorcières, les progrès de la « vraie foi » en Angleterre sont choses excellentes.

Figure type de sujet modèle, assidu comme badaud aux cérémonies officielles, aux fêtes publiques, aux exhibitions des bateleurs, aux exécutions capitales, adepte du plaisir simple pris dans les cabarets.

Tout ceci diffère-t-il fondamentalement du comportement de l'homme de la rue contemporain ?

R.V.S.

ANDERSON Eugène N. et Pauline R., *Political Institutions and Social Change in Continental Europe in the Nineteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1967.

La Révolution française a partagé l'Europe en deux domaines. L'un connaît des transformations radicales, l'autre maintient des vestiges de l'Ancien Régime jusqu'en 1918. L'influence des classes nouvelles se fait sentir de manière décalée d'Ouest en Est.

Si à l'Ouest, la commune apparaît par exemple comme une circonscription du pouvoir central, en Europe centrale et orientale, la communauté villageoise, même débarrassée du servage, reste sous la tutelle du grand propriétaire. L'aristocratie reste influente dans les institutions provinciales, même là où la démocratie gagne la pratique parlementaire. La notion des ordres ou *Stände*, corps distincts exerçant chacun leur fonction, reste vivante à l'Est, tandis que le suffrage universel, fondé sur une idéale liberté, s'impose définitivement à l'Ouest.

La bureaucratie omnipotente s'impose tant à l'Est qu'à l'Ouest. Le pouvoir apparaît finalement moins impersonnel dans

les pays anglo-saxons dont il n'est pas spécialement traité dans ce volume.

R.V.S.

GERBOD Paul, *La Condition universitaire en France au XIX^e siècle*, Public. de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, série « Recherches », t. 26, Paris, P.U.F., 1966.

On lit sous la plume de Cournot à propos de la communauté universitaire : « D'esprit de corps, nous n'en avons pas, ou nous en avons si peu qu'il n'y a pas de quoi effrayer personne... » Dans ce métier de cérémonie, paraître, surveiller son maintien et son langage font partie des obligations professionnelles. Il faut feindre, toujours feindre, dans l'immobilisme. Toujours les mêmes problèmes, les mêmes idées. En 1851, M. de Fortoul invite l'Université à « régénérer un peuple qui court à sa perte, voué à l'anarchie et aux trublions ». Dans la *Gazette spéciale de l'Instruction publique*, on peut lire à la date du 21 juillet 1838, que le système d'instruction secondaire date « d'une époque où la partie de la société qui demande et reçoit l'instruction était beaucoup moins nombreuse et moins variée qu'aujourd'hui ». Un professeur au Lycée d'Orléans s'interroge anxieusement sur « une génération qui a désappris le culte de l'idéal », ... en 1857. N'est-on pas aujourd'hui ?

Immobilisme pédagogique, toute innovation est nocive, spécialement celle qui voudrait adapter l'enseignement à l'industrialisation, Victor Duruy peut en témoigner. Immobilisme moral, plus grave sans doute, caractérisé par un alignement sur des valeurs bourgeoises que la bourgeoisie refuse d'ailleurs à l'Université. Immobilisme politique de gens pour qui l'Ordre Public est la seule valeur. Tout cela a-t-il tellement changé depuis lors ?

R.V.S.

TRENARD Louis, *Un industriel roubaisien du XIX^e siècle par sa correspondance*, dans *Revue du Nord*, L, 196, janvier-mars 1968, pp. 35-53.

M. Louis Trénard, professeur à l'Université de Lille, publie ici d'importants extraits de la correspondance de l'industriel roubaisien Motte-Boussut (1818-1883) possédée par son petit-fils, M. Gaston Motte. L'auteur montre ainsi concrètement tout l'intérêt que peuvent présenter les

archives familiales souvent inexploitées ou gaspillées. Les extraits cités nous font connaître les goûts, les aspirations, les inquiétudes, les entreprises et les idées de cet industriel. Ils sont cités sous diverses rubriques : l'éducation des filles, conseils d'un père à son fils, de son frère étudiant à Paris, vie intellectuelle, vie religieuse, la question domestique en 1836, les avantages du Nord, urbanisme, la Belgique, l'admiration pour l'Angleterre, l'équipement technique, le problème de l'eau, les crises et les difficultés, vie politique, la guerre de Crimée, les loisirs, voyage dans les Vosges.

Ces textes très riches qui évoquent notamment la mentalité d'un industriel provincial au XIX^e siècle, les problèmes de son temps et l'industrie textile sont de précieux documents pour le professeur d'histoire.

J.-P. D.

PORTUGAL

DA SILVA Jose, *L'auto-consommation au Portugal (XIV^e-XX^e siècles)*, dans *ANNALES, Economies, sociétés, civilisations*, t. 24, pp. 250-288, Paris, Colin, 1969.

La paysannerie portugaise n'a pas participé aux monopoles issus de l'exploitation coloniale. Elle était et reste sous la coupe d'intérêts locaux, de forces rétrogrades qui excluaient les fils puînés non propriétaires fonciers, ainsi que les paysans. Analphabétisme, retard technique, cloisonnement géographique et social en résultèrent, avec leur corollaire, la routine. Cloisonnement et structures archaïques bénéficient aux spéculateurs et accapareurs. Le déficit de la production intérieure est compensé par les ressources arrachées aux colonies et les envois monétaires des émigrants.

La consommation est supérieure à la production presque réduite à la subsistance. La consommation moyenne est réduite en calories et comporte de graves déséquilibres. Les productions caractéristiques de systèmes de cultures pauvres ne permettent pas de prévoir d'amélioration. Les jacqueries des XVIII^e et XIX^e siècles portent témoignages, ainsi que les tableaux statistiques démographiques et économiques des XIX^e et XX^e siècles.

R.V.S.

RANDLES W.G.L., *Les Portugais en Angola*, dans *ANNALES, Economies, sociétés, Civilisations*, t. 24, pp. 289-304, Paris, Colin, 1969.

Vers 1580, la coexistence pacifique des Portugais et des Angolais commencée vers 1575, cesse. Averti des intentions du *conquistador* Dias de Novais, le roi d'Angola a fait massacrer trente marchands portugais. Un missionnaire relate la furie destructrice portugaise : « ... cette année, les Portugais ont conquis la moitié du royaume d'Angola et battu quatre armées du roi. Des milliers de (ses) vassaux ont été tués et on s'est emparé des mines de sel, ce qui est le plus grave pour eux, car le sel leur sert de monnaie. D'innombrables esclaves ont été capturés... Il n'est pas de guerre d'où les Portugais ne sortent enrichis, parce qu'ils s'emparent des esclaves, des bœufs, des moutons, du sel, de l'huile de palme, des porcs, des nattes de raphia qui servent de lit, et des pots. » Le système de l'*encomienda* est appliqué pour l'exploitation.

Le trafic des esclaves régit pour une bonne part les relations de la colonie portugaise de Luanda avec les Etats noirs voisins. Après des difficultés au cours du XVIII^e siècle, le commerce des esclaves fleurit durant la première moitié du XIX^e. Les chiffres officiels citent 13 à 14.000 têtes annuellement, mais compte tenu de la fraude, il faudrait plutôt compter 190.000 entre 1807 et 1819, puis 100.000 par an entre 1819 et 1847. Ces chiffres sont peut-être gonflés, mais il est certain que la suppression de la traite provoque l'élévation de la population angolaise et la diminution de la population blanche.

La Conférence de Berlin concéda aux Portugais le territoire actuel de l'Angola, bien plus vaste que l'ancien territoire de Luanda. Ils n'y imposèrent leur domination qu'à coups de mitrailleuses.

R.V.S.

ETATS-UNIS

NOUAILHAT Yves-Henri, *Histoire des doctrines politiques aux Etats-Unis*, dans Coll. « Que Sais-je ? », Paris, P.U.F., 1969.

Deux problèmes constituent une constante aux yeux des citoyens des Etats-Unis : la liberté et le respect de l'individu. Ces notions impliquent la défense de

valeurs bourgeoises dont sont profondément imprégnées les péripéties de l'histoire américaine, en même temps que l'expression réitérée de sentiments religieux et moraux.

« La société est une association pour la protection de la propriété autant que de la vie des citoyens, et l'individu qui contribue à raison d'un pour cent seulement au patrimoine commun ne devrait pas avoir le même pouvoir et la même influence pour gérer le bien commun que celui qui y contribue pour des fortunes ».

Logique de possédants exprimée dès le début du XIX^e siècle par le président de la Cour suprême des U.S.A., contredite par de nombreux théoriciens, appuyée par d'autres, dans une richesse d'expression dont ce petit livre donne une première idée. La question reste en suspens. Aux idéalistes répondront sans doute encore des pragmatistes à la manière dont Abraham Lincoln affirmait à un journaliste en 1862 : « Mon objet, avant tout autre, dans cette lutte, est de sauver l'union et n'est pas de sauver ou de détruire l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union en ne libérant aucun esclave, je le ferais... »

R.V.S.

HOGSON Godfrey, *Carpetbaggers et Ku-Klux-Klan. Les Etats-Unis après la guerre de Sécession*, Paris, Julliard, 1966. (Collection « Archives », n° 23).

C'est l'histoire d'un échec : celui de la « Reconstruction américaine » et des vainqueurs nordistes après la guerre de Sécession ; mais c'est aussi un apport à la connaissance des mœurs politiques et sociales des Etats-Unis à un moment crucial de son histoire. (1865-1877).

A travers des textes choisis avec bonheur — documents officiels, extraits de lettres et d'articles de presse surtout — l'auteur nous explique comment et pourquoi les *Carpetbaggers*, littéralement « ceux qui sont prêts à boucler leur sac », c'est-à-dire les républicains, hommes du Nord, vivant dans le Sud, ont fini par quitter la place, abandonnant les *Scallawags*, leurs collaborateurs du Sud et aussi les Noirs aux mains du K.K.K.

Nous assistons au combat que mènent pendant douze ans républicains et radicaux divisés (les premiers étaient pour « l'Union », les seconds pour l'égalité des Noirs), mais luttant contre un même ennemi, le démocrate du Sud qui se réclame de la « liberté » et des droits des Etats,

mais qui refuse de considérer le Noir comme un homme à part entière.

Rien ne nous est caché des mensonges, des trahisons, des cruautés, des crimes qui jalonnent ces douze années.

Après l'assassinat de Lincoln, pour qui « l'Union » et non l'émancipation du Noir était l'essentiel, après l'échec de la mise en accusation de son successeur — Andrew Johnson — par les républicains, après la victoire de ces derniers aux élections présidentielles — truquées aussi bien du côté républicain que du côté démocrate — les hommes des deux grands partis sont las de la corruption et de la violence.

Car les gens d'affaires au Nord comme au Sud ont hâte de profiter des plantureux bénéfices de l'expansion économique.

A la lutte idéaliste, héroïque, cruelle, sordide, se substitue la révolution économique qui allait conduire le pays vers la puissance mondiale.

Peu importe le prix que « l'éternel négro » allait payer.

M.A.K.

M. FABRE, *Les Noirs Américains*, Paris, A. Colin, 1967, collection « U 2 », N° 5. Bibliographie.

C'est à la fois une histoire des Noirs des Etats-Unis et une anthologie de textes littéraires afro-américains, la première servant d'introduction à la seconde et celle-ci illustrant celle-là.

L'histoire des Noirs Américains se répartit en trois grandes périodes.

De 1620 à 1863, c'est la période de l'esclavage au cours de laquelle la traite amène 750.000 Noirs aux Etats-Unis. L'écrit nous explique comment et pourquoi ce système economico-social s'institutionnalise au Sud et non au Nord, comment il fonctionne, comment et pourquoi il s'épanouit, comment les esclaves réagissent, quels moyens ils utilisent pour tenter d'échapper à leur condition (révoltes, christianisme, évasion, suicide, instruction, affranchissement).

De 1863 à 1941, c'est la période de l'émancipation et de l'inégalité : atteinte à « leur » liberté pour les blancs du Sud, qui s'efforcent et réussissent à la faire échouer ; leurre enfin pour les Noirs, car les lois « Jim Crow » rétablissent dans le Sud l'esclavage de fait.

La réaction de l'opprimé, c'est l'émigration vers le Nord et la revendication militante, la mutation politique, c'est-à-dire

l'abandon du parti républicain abolitionniste pour le parti démocrate, égalitaire dans le Nord.

La troisième période, c'est celle qui s'ouvre en 1941, avec la deuxième guerre mondiale, lutte longue et sanglante qui s'assignait comme buts : l'égalité des hommes et la fin du racisme ; mais 1945 ne marque pas la victoire des Noirs Américains.

Néanmoins, la deuxième guerre mondiale à laquelle ils participent sur tous les fronts leur apporte avec une mutation économique (industrialisation et urbanisation) la libération psychologique.

L'émancipation de l'Afrique et l'émergence des nations africaines donnent au Noir Américain confiance en lui-même et lui permettent d'assumer sa négritude. Cette fois, c'est la révolution noire qui est en marche pour abolir l'inégalité économique, l'inégalité sociale, la ségréga-

tion scolaire et résidentielle, pour vaincre la psycho-pathologie de l'oppression raciale, éléments qui se combinent et forment un cercle vicieux d'où les Noirs sont résolus à sortir. Par quels moyens : les églises noires, la presse de couleur, la littérature, les artistes et les sportifs noirs, les groupements pour les droits civiques et les mouvements de protestation, tout est jeté dans la bataille. Mais cette bataille a changé de visage. Les révolutionnaires afro-américains sont aujourd'hui partagés en violents et non-violents, intégrationnistes et sécessionnistes, mais tous sont décidés à faire triompher leurs droits, tous leurs droits humains.

« We won't fight to save the present society, in Vietnam or any where else. We are just going to work, in the way WE see fit, and on goals WE define, not for civil rights but for all our human rights. »

(Stokely CARMICHAEL, cité p. 269).

M.A.K.